

SUR LES PAS DE PIERRE LOTI À HENDAYE

par Jean-Louis Marçot

Rochefort célèbre Pierre Loti, qui y est né au mitan du XIX^e siècle. Sa maison a été le point de mire d'une récente actualité. Mais Paimpol en Bretagne, où il n'a fait que de brèves escales, honore aussi son souvenir. Et Saint-Pierre d'Oléron où il n'a jamais vécu, et Istanbul, et Papeete, etc. À Hendaye, l'écrivain a séjourné 32 ans durant. Il y est mort le 10 juin 1923. Un hasard ? Une parenthèse ? Pour vous convaincre du contraire, nous vous invitons à suivre l'itinéraire qu'Oroitza proposait pour la première fois aux Journées européennes du Patrimoine, le 16 septembre 2018, et à marcher immatériellement sur les pas de cet écrivain singulier en qui le Pays basque et Hendaye ont trouvé un ardent et prolifique ami.

Mis à jour par l'auteur le 15 novembre 2019

1 – LE CIMETIÈRE MARIN.

Commençons par la fin. Allons là où vous supposez que Pierre Loti a été enterré : au « Vieux cimetière », entre le Vieux fort et Belcenia, sur la route de la plage. Lorsqu'il a été créé en 1855 pour remplacer celui de l'église Saint-Vincent, il était appelé « Nouveau cimetière ». L'espace qui aujourd'hui porte ce nom depuis 1910 se trouve plus à l'écart du centre-ville, et gageons qu'un nouveau viendra lui ravir l'appellation... Ainsi va la vie !



« Entrée du « vieux cimetière » ». © JLM (Jean-Louis Marçot)

Vous êtes à l'entrée, vous hésitez. Ne cherchez pas sa tombe. Pierre Loti a été, sur sa demande expresse, inhumé dans la plus stricte intimité au fond du jardin d'une maison qui ne se visite pas, sur l'île d'Oléron, autre terre littorale. Si notre pérégrination commence là, c'est pourtant qu'il y a laissé quelque chose de sa vie, de ses sentiments, de son œuvre, une porte pour s'introduire dans son monde.

Or ce monde est mixte. D'un côté le populaire, composé des matelots, pelotaris, contrebandiers, danseurs et chanteurs avec lesquels il a partagé le quotidien, les risques, les rires et les émotions. Ici la tombe de Simon Saucès (1873-1953), d'une famille hendayaise de forgerons-serruriers. Il fut son meilleur matelot. Et dans une situation renversée, c'est lui qui, le 27 février 1893, initia son aîné à la contrebande. Le signe de reconnaissance de sa bande était le cri du courlis, « *annonciateur de l'automne* »¹. Ici, la tombe de Jean-Baptiste Curutchet (1874-1915), d'une famille hendayaise de cordonniers, musicien dans l'harmonie locale. Loti est venu souvent se recueillir devant le « *bon Jean-*

Baptiste », inconsolable : « *Il était fait pour ne jamais connaître la mort* », note-t-il dans son journal le 30 décembre 1915. *Je n'arrive pas à concevoir qu'il ne verra jamais plus toute cette lumière et toute cette beauté de son pays qui m'entoure.* » .

Ce sont ces hommes et quelques femmes du peuple qui ont donné à Loti le goût et la connaissance du Pays basque. Serrurier, batelier, cordonnier, forgeron... et lui, officier de marine, écrivain de renom, ils ont ensemble chanté, dansé, joué à la pelote, déjoué la surveillance des douaniers, visité l'hinterland basque de part et d'autre d'une frontière qui ne représentait rien de tangible pour celui-là même qui, du temps de son commandement, était censé la faire respecter. C'est par eux que l'auteur de *Ramuntcho* s'est indéfectiblement attaché à Hendaye.

À côté de ce monde dont il appréciait la simplicité et la beauté, il y a le « grand », celui au milieu duquel il aimait à tenir son rang. La côte d'Argent attirait depuis les années 1850 artistes à la mode, grands ducs ou souveraines en exil, riches et richissimes Parisiens. Loti les a reçus à Hendaye, emmenés en excursion ; il a honoré de sa présence leurs bals, leurs fêtes de charité et leurs somptueuses demeures. Moins étincelante que la biarrrote, la haute société hendayaise s'est ouverte à lui par l'entremise d'un couple prestigieux : les Durruty.

Lui, Etienne (1861-1930), de vieille souche ayant donné des ecclésiastiques et des marins au long cours, « oculiste », fut son cicérone, son complice, son partenaire à la pelote, membre de sa « *bande ordinaire* », et son médecin à l'occasion. Elle, Berthe née Dantin (1868-1955), appartenait à une famille récemment établie à Hendaye pour profiter des retombées du chemin de fer, ce que son grand-père Jean-Baptiste puis son père Jules firent très bien à la tête du buffet de la gare puis du « change de monnaie »,

Berthe sera jusqu'à son dernier souffle, l'amie la plus dévouée et la plus éprise de l'écrivain. Elle est restée sans descendance. D'après le journal, il n'y eut rien de plus entre eux qu'un baiser « *un peu plus qu'il ne faudrait* » (29 août 1903) et avec le mari, un coup de pala malencontreux et « *une rancune ancienne* ».

Le tombeau des Dantin-Durruty se dresse au bout du cimetière, adossé à la baie, monumental. En marchant dans sa direction, entre les « îlots », vous aurez l'impression de descendre sous le niveau de la mer – une illusion qui n'est sans doute pas étrangère au plaisir que Loti prenait à faire ce chemin. Car c'est bien un autre paradoxe : cet homme sans foi, hanté par l'idée de la mort, traqué par la certitude d'un irréversible et imminent anéantissement, et qui n'écrivait que pour tenter de la conjurer, de la sublimer, ne craignait pas la vision la plus crue du trépas et de l'après.



Le tombeau Dantin-Durruty. © JLM

Le 18 mai 1892, tenu de surveiller la translation, dans une concession perpétuelle, des restes de 4 matelots² enterrés antérieurement, le commandant Viaud-Pierre Loti assiste à la plus lugubre des scènes et la relate par le menu dans son journal. Ses notes donneront lieu à son premier texte basque, publié deux ans plus tard dans la *Revue des Deux Mondes*.

- **Profanation (1^{ère} lecture)**

Le texte dans la version reprise dans «Figures et choses qui passaient», 1897.



Lecture de *Profanation* par le petit théâtre Chechenia : Arantxa, Henri, Lucia, Nelly, Anna, Leire, Viviane.

© Serge Minguet

Louis Marie Julien Viaud est né à Rochefort le 14 janvier 1850 dans une famille ancienne, unie et aimante, ancrée dans la Saintonge et le protestantisme. Sa sœur Marie, de 19 ans son aînée, lui enseigne le dessin, une tante la photographie, une voisine le piano. Son grand frère Gustave, chirurgien de marine, lui communique le goût des voyages et la fascination de l'Orient. Sa « disparition » en mer fait à l'adolescent de 15 ans, chétif et rêveur, l'effet d'une tragédie. Une autre la suit de près : l'incarcération de son père accusé de vol. Le deuil et la déchéance décident Julien Viaud à embrasser, sur les brisées de Gustave, une carrière maritime. C'est au cours de son apprentissage qu'il prend l'habitude de tenir un journal et c'est pour arrondir sa solde que, devenu officier, il livre un premier « reportage » - textes et illustrations – à la presse grand public³. Son premier « roman » 7 ans plus tard, *Aziyadé*, est anonyme et peu lu ; il signe le second, *Le mariage de Loti*, « par l'auteur d'Aziyadé », et c'est un grand succès. Pour le troisième, *Le roman d'un spahi*, en 1881, il étrenne son nom d'écrivain : Pierre, du prénom de son meilleur ami d'alors, et Loti, du surnom qu'il a reçu à Tahiti lors d'une escale. Dans les jours qui suivent, *Le Figaro* révèle que Pierre Loti et Julien Viaud ne font qu'un. Les lecteurs qu'il a entraînés derrière son fantôme ou son double en Turquie, en Océanie, en Afrique pour des histoires d'amour qui se terminent toujours mal, savent maintenant que cette littérature repose sur un fond de vérité.

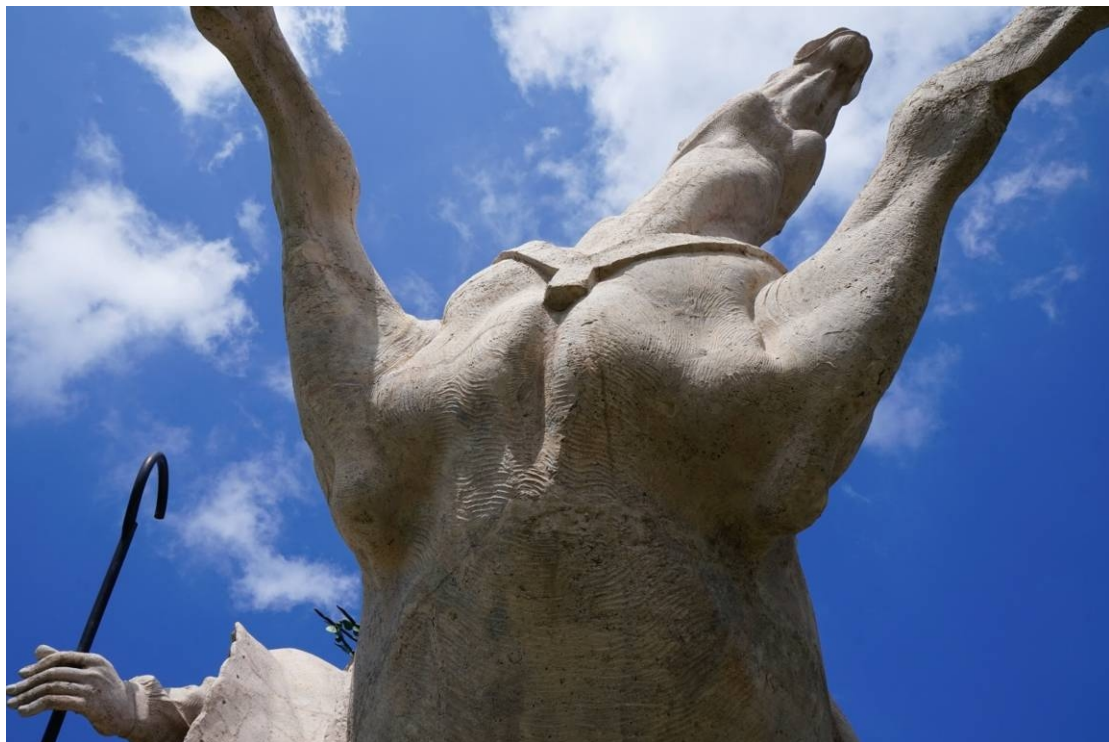
Pêcheur d'Islande, en 1886, lui assure un retentissant succès. Sa carrière maritime n'en continue pas moins. Lorsqu'il prend pied à Hendaye, fin 1891, fort de 14 livres, Pierre Loti a été élu à l'Académie française. Avec le grade de lieutenant de vaisseau, il vient commander la canonnière *Le Javelot*, stationnaire sur les eaux de la Bidassoa, un poste plus diplomatique que militaire.

2. LE MONUMENT LOTI

Hendaye compte alors 2 000 habitants dont 478 étrangers, pour la plupart concentrés dans le quartier du Bourg. Celui de la plage ne contient que treize maisons (12 fois moins), celui de la gare, sept. Santiago et Subernoia appartiennent encore à la commune d'Urrugne. Le balnéarisme est en plein essor. Le pont dit de Belcenia mettra, l'année suivante, la gare en liaison directe avec la plage. En 1906, la ligne de tramway l'empruntera. À la mort de Loti, la population aura presque triplé, soit un des plus forts taux de croissance du département.

L'écrivain était très loin d'approuver cette évolution et le tourisme qui la suscitait. Ses engagements furent rares : la défense de la Turquie, la survie de l'arsenal de Rochefort, la victoire contre l'Allemagne, et à Hendaye ... la résistance aux promoteurs immobiliers. Cette dernière cause lui a créé de tenaces ennemis. Malgré les nombreux gages d'amitié qu'il a donnés à sa ville d'adoption, Loti n'a su se protéger d'eux. Un chroniqueur local, Vincent Détharé, l'explique en 1929 : « *les bourgeois tenaient Loti pour un franc mauvais sujet. Ils étaient scandalisés qu'un tel homme fut officier et académicien. Pauvre marine ! pauvre France ! se plaignaient-ils. À côté de ceux-là dont Loti méprisait le puritanisme hypocrite, il y avait encore de très braves gens, des petites gens qui pensaient que la morale valable pour eux valait pour tout le monde.* » Ceux-là blâment la liberté de ses mœurs, de ses croyances, de ses extravagances. Ceux-ci appréciaient son entrain, sa loyauté, son art. « *Une partie de la population ne l'aimait pas, récapitule Detharé, une autre l'aimait beaucoup. [...] On lui fit le soir quelques charivaris. Il reçut même des pierres dans ses volets.*⁴ »

L'histoire du monument érigé en son honneur à Hendaye témoigne de cette ambivalence. Vous le trouverez en contrebas du Monument aux morts, sur l'esplanade qui, depuis 1973, porte son nom, dans le périmètre du Vieux fort. C'est une œuvre étrange, difficile à interpréter. Elle émane d'un sculpteur avant-gardiste dont les statues jalonnent Hondarribia (Fontarrabie) : José Diaz Bueno (1892-1951) qui y signe entre autres l'imposant *Saint Jean de Dieu*, dressé sur la place éponyme.



Monument à saint Jean de Dieu à Hondarribia, par Jose Diaz Bueno. © JLM

Au lendemain de la mort de Pierre Loti, un comité intitulé Amistad Hispana Francesa se forme pour réunir les fonds nécessaires à la réalisation d'un ouvrage mémoriel. Connaissant l'engouement de l'écrivain pour Fontarrabie, le comité lui cherche un emplacement sinon dans cette ville du moins face

à elle. Son choix pour l'exécution se porte sur Diaz qui s'est créé une réputation à Donostia (Saint-Sébastien) où le comité est basé. En 1927, le sculpteur livre une première « pierre » : la femme nue. À cette date, Amistad a récolté une partie de la recette d'un grand gala donné à Hendaye début septembre, marqué par une représentation (la 2^e en France depuis 1908) de *Ramuntcho*.



Public de la représentation de *Ramuntcho* en plein air, au théâtre de verdure du Parc des Sports, à Hendaye-plage, dimanche 4 septembre 1927. (source : Maité Faget)

Ensuite l'affaire traîne, sans doute par manque de subsides et de sérénité politique, puis reprend un nouveau cours avec la fondation, en février 1933, de l'Association internationale des Amis de Pierre Loti, sous la prestigieuse présidence de Louis Barthou, sénateur, 13 fois ministre. Le 6 juin de la même année, la ville d'Hendaye, par la voie de son maire Léon Lannepouquet et du conseil municipal, offre, pour prendre sa part de l'hommage au « *grand ami du Pays basque et en particulier de Hendaye* », le « *cadre grandiose* » du belvédère.

L'ouvrage est achevé : la 2^e pierre représentant un homme nu, incomplètement dégagé de sa matrice, et le médaillon montrant Loti de profil, tête nu. L'ensemble, le principe féminin, le principe masculin et entre les deux, et au-dessus, cette lune à l'effigie de l'artiste, a été conçu pour être apposé là où il se trouve.

Que s'est-il passé pour qu'il végète durant près de 30 ans dans les réserves de la ville ? Le monde entrait dans des turbulences tragiques : l'assassinat de Barthou en octobre 1934, la montée du fascisme en France, en Espagne, en Europe... Mais ne pouvons-nous imaginer en sus de fortes réticences locales ?

Ce n'est que le 24 août 1961, sous le mandat de Laurent Pardo, que le monument sera érigé puis solennellement dévoilé.



Monument Loti. © Manex Barace

3. LA MORT D'ÉLIE GAILLARD

Maints signes attestent que nous sommes entrés dans une période propice à la redécouverte de Pierre Loti, l'homme, l'artiste... et l'Hendayais. Ce n'était pas le cas il y a 32 ans, lorsque s'est vendue sa maison du bord de la Bidassoa et que la municipalité n'a pas pensé ou voulu s'en porter acquéreur. Elle aurait pu en faire le pendant ou plutôt l'antithèse de sa maison de Rochefort, à l'image d'un autre Loti, plus simple, plus populaire et peut-être plus authentique.

C'est que la publication de son *Journal intime* dans une nouvelle version donnée pour intégrale est venue rebattre les cartes. Durant plus de 40 ans, l'auteur a consigné dans quelque 5 000 feuillets ses sensations et le déroulement de son existence, y puisant après coup la matière de la plupart de ses romans et récits. L'écume (soit un cinquième) en avait été publiée dès 1925, bien avant l'épuisement du délai trentenaire fixé par testament. Mais si les grandes lignes de son séjour basque y figuraient, manquaient manifestement les éléments pour l'évaluer à sa juste valeur. Par exemple, ce qu'il a dit de son arrivée à Hendaye n'y était pas, non plus que ce constat 15 jours plus tard, après un premier et bref aller-retour à Rochefort : « *j'ai déjà l'impression de rentrer chez moi.* »⁵

La nouvelle édition en 5 forts volumes est au tiers nourrie de ses notations basques ; elle restitue une masse considérable d'informations, entre autres tous les passages où Loti compare Rochefort à Hendaye ; or chaque fois (25 occurrences entre mars 1892 et novembre 1917) le plateau de la balance penche à l'avantage de cette dernière. Quand sa maison natale lui fait l'effet d'une « *nécropole* » où il se sent désespérément seul, a fortiori après le décès de ses tantes, de sa mère, le départ de son épouse, sa brouille avec sa nièce et sa sœur, Hendaye lui apparaît comme le lieu de la vraie vie, le creuset de l'éternelle jeunesse. Mais déjà, le 1^{er} janvier 1893, il constatait : « *Rochefort, la maison, me paraissent plus que jamais, sombres, tristes, avec je ne sais quoi de renfermé, d'étouffé, qui contraste avec ces beaux horizons de la Bidassoa. Et c'est pénible, d'avoir cette impression, toujours croissante, dans le cher nid héréditaire...* »

Pourtant les événements locaux qu'il consigne avec un soin variable ne sont pas toujours gais, loin s'en faut. Ainsi de l'agonie et de la mort d'Elie Gaillard, son quartier-maître. Le 23 octobre 1896, alors qu'une comtesse⁶ est déjà son hôte, il recueille chez lui le malheureux « *dans un état très grave* », « *n'ayant pas le courage de l'envoyer à l'hôpital* ». De jour en jour, Loti décrit la progression

du mal, sa peine et le temps qu'il fait, jusqu'à la date du 9 novembre, 11 h du soir. La religieuse qui, sur sa demande, gardait le malade vient de frapper au plancher. « *Nous montons en courant. Il n'y a plus que les horribles et muettes contorsions de la fin. Puis, plus rien...* » Quelques jours après, toutes les affaires avec lesquelles le matelot a été en contact sont brûlées « *dans l'exquise petite baie sauvage du « Vieux-fort » [...] et toutes ces choses de mort flambent gaiement au soleil matinal.* » Vous la trouverez au pied de l'escalier qui, à droite de l'esplanade, descend vers la Bidassoa.



Plage du Vieux fort à l'aube. © JLM

Ce drame marque un paroxysme. Alors qu'un mal inconnu est en train d'arracher à la vie le jeune et beau marin et que son corps commence à pourrir de son vivant, dans la pièce d'à côté, le maître de céans s'escrime à écrire la fin de son grand roman basque, *Ramuntcho*, et attend avec angoisse des nouvelles de sa mère adorée qu'il sait à l'article de la mort. La fin du quartier-maître, la fin de sa mère, la fin de son roman se conjuguent dans sa maison sur la Bidassoa. De telles situations et de tels faits ne donnent-ils pas à repenser le sens et l'importance du séjour de Pierre Loti à Hendaye ? Nadine Viaud décède le 12 novembre 1896 au terme d'une brève agonie que son fils aura pu accompagner.

- **Pierre Loti, *Journal 1896-1902, Les Indes savantes*, vol. IV, 2016, pp. 76 à 80 (2^e lecture).**
Extrait du Journal où Loti note jour après jour les événements dont il est question dans cette halte.

4. AU PIED DE LA TOURELLE

Remontez l'estuaire jusqu'à un nouvel escalier et, le laissant à votre gauche, comme la marée est bien basse, vous vous risquez à marcher sur le rivage jusque sous la tourelle de cette maison où est mort si douloureusement Elie Gaillard, puis plus paisiblement, son commandant, 27 ans plus tard. C'est une construction sans style accolée à l'imposante « Villa mauresque », alors propriété du Dr Camino. Bâtie au début des années 1860, et nommée Adamenia par sa première propriétaire (Jeanne Marie Jauréguy, cultivatrice à Hendaye), la villa passe à Jean-Baptiste Dantin, le grand-père de Berthe, comme sa voisine de gauche, qui, plus stylée, n'a pourtant de basque que son nom : Gastelualdia. L'acquéreur, maire de la ville, pensait tirer quelques bons revenus de leur location à des estivants et aux officiers affectés à la station navale. C'est à ce second titre que le 23 décembre 1891, le commandant Viaud (Loti) y prend ses quartiers après quelques nuitées à l'Hôtel de France et d'Angleterre. « *Installation de naufragés dans un pays perdu* » note-t-il. Mais très vite, son cœur s'emballe : le « chalet Dantin » lui plaît par ses défauts mêmes : sa modestie, son isolement. Et c'est un véritable enchantement lorsque le nouveau venu consomme la vue que lui procurent le grand balcon et les trois terrasses sur la Bidassoa.



Gastelualdia, la tourelle, Bakharetchea et les marcheurs du parcours Loti. © Serge Minguet

D'un regard inlassable il contemple à gauche, l'estuaire, le fleuve, les Pyrénées, face à lui le Jaizquibel et Fontarrabie, à droite le cap Figuiet et au loin l'océan, que rien ne masque encore. Il goûte également le charme de la tourelle qu'un escalier de pierre contourne pour mener à la Bidassoa. C'est de là qu'il partait pour son service à bord du *Javelot* et pour ses nombreuses visites à Fontarrabie et ses environs. C'est aussi là qu'accostaient les barques chargées de contrebande qu'on entreposait dans la tourelle. C'est sur sa terrasse que Loti, Simon et les gens de leur bande se postaient pour surveiller la ronde des douaniers. Sur les lames de roche que la marée a découvertes, là où vous vous tenez, des bals se sont improvisés, des aubades nocturnes en l'honneur de l'illustre occupant ou de ses invitées ont été offertes.

Atout supplémentaire : le jardin, profus, exotique qui, en l'absence de locataires à Gastelualdia, se prolongeait bien au-delà. Ce jardin, la terrasse de la tourelle, la pièce qui fut aménagée dans celle-ci, abritèrent de multiples nuits d'amour, à en croire le *Journal*...

En décembre 1894, à l'issue de son premier commandement, Loti, faute de l'acheter, obtient de garder à volonté la maison Dantin en location. Mais ce n'est qu'après son 2^e commandement qu'il la fait intimement sienne. Le 6 août 1899, aidé de ses anciens matelots basques, il la baptise du nom de *Bakharetchea* qui signifie, dans son esprit, « maison isolée ». Quatre ans plus tard, profitant de sa mise en vente inopinée, l'écrivain l'acquiert et dès lors, il s'emploiera à l'embellir, à lui imprimer « *un air basque* » (par la pose de faux colombages peints en vert), à en consolider les fondations (deux contreforts pour soutenir le mur d'enceinte en 1913) et à l'agrandir (par l'ajout d'une extension sur la moitié de la façade est). Ces travaux successifs facilitent la datation des innombrables photographies et dessins que Bakharetchea a inspirés.

Paul Faure, qui à 18 ans était tombé sous le charme de l'écrivain et écrira ce que Loti tiendra pour sa meilleure biographie⁷, s'amuse à dépeindre la fascination que Bakharetchea et son occupant ont exercé. Il faut imaginer la marée haute et le calendrier sur 1911. « *Deux heures... Les bateliers s'animent ; le train de la côte vient d'arriver bondé de voyageurs qui courent à toutes jambes vers le port [le Vieux port d'aujourd'hui]. En un clin d'œil, les embarcations sont pleines. Anglais, Allemands, Français, toutes les nationalités, tous les accoutrements ; on s'empile dans les barques qui se mettent à glisser sur l'eau [...] mais voilà qu'elles hésitent, s'arrêtent, tournent à droite, viennent ici ; [...] c'est qu'une voix, puis d'autres, ont demandé: — Montrez-nous la maison de Loti.*

Les femmes ont pris leur lorgnette, les hommes leur kodak ; les barques approchent, les voici. Elles se rangent au pied de la tourelle, comme se rangent des pèlerins au pied d'un sanctuaire, et on descend sur la petite grève. Tous savent, pourtant, qu'ils n'apercevront pas Loti ; ils savent que si, par hasard, il était sur cette tourelle, il fuirait devant tout ce monde. Mais ils restent là, fascinés, devant cette petite maison muette. Les kodak fonctionnent; j'entends les crépitements de leurs déclics pareils au bruit des machines à écrire. Un vieillard prend par la main un petit garçon, — probablement son petit-fils, — le conduit à la porte de la tourelle; et, une fois sur l'étroit seuil: — Maintenant, lui dit-il, tu pourras raconter que tu as vu la maison de Loti.

Une femme détache des feuilles d'une branche d'acacia, les met dans son sac à main; une autre emporte des galets de la petite grève; celle-ci se hisse jusqu'à la terrasse et regarde avec des yeux hypnotisés; celle-là griffonne un mot sur un papier, l'enveloppe dans un mouchoir, le lance dans le jardin. Une Russe est debout sur sa barque; immobile, hermétique, elle regarde la maison, elle la regarde comme éblouie par quelque apparition surnaturelle. Bien qu'ils ne voient rien, ils resteraient là, tous, si les bateliers, pressés d'aller chercher d'autres voyageurs ne donnaient le signal du départ. Alors, les barques s'en vont; mais d'autres arrivent qui, elles aussi, quittent la ligne droite pour s'arrêter devant la terrasse fameuse. »⁸



Avant la lecture d'*Aubades*. © Serge Minguet

- **[Aubades \(3^e lecture\)](#)**

Ce court récit a pour décor les lieux mêmes de la halte. L'auteur décrit le contraste entre l'aube printanière saluée par le chant des oiseaux, la promesse de vie et la mort d'un chiot qu'on a jeté dans la Bidassoa. Ce contraste alimente la vision désespérée de Loti qui s'identifie au bébé chien et qu'il refuse pour cette raison de sauver.

5. UN INSTANT DE RECUEILLEMENT

Vous avez quitté le rivage, gravi les marches de l'escalier et remonté la ruelle jusqu'au portail de la maison à la tourelle. Par une faveur spéciale, Françoise Lucas ou sa fille Virginie, vous permettent de pénétrer dans Bakharetchea. Vous entrez dans un lieu qui est un monde. Si l'intérieur de la maison a changé au point de ne plus conserver l'empreinte de Loti, ce n'est pas le cas des extérieurs. Ils sont à peu près tels que l'illustre écrivain les a aimés et maintes fois décrits. Au jardin, vous vous sentirez dans les profondeurs de la Terre, aux sources de sa vitalité, sous l'égide d'un palmier planté par ses

soins il y a plus d'un siècle. Aux terrasses, vous vous sentirez en mer, comme à l'approche d'un continent qui sans cesse se recule.

Un autre plumitif, qui fut également secrétaire d'Edmond Rostand, Louis Labat, est un des premiers à avoir révélé au public le secret de la « *petite maison des bords de la Bidassoa* ». Elle se cache, poursuit-il, « *comme si elle craignait les surprises, au fond d'un étroit chemin en retrait sur la Grand'Rue. [...] La maison de Hendaye est la demeure de paix et d'isolement.* »

Sa visite remonte au 3 novembre 1892. À cette date, Bakharetchea n'a ni cette appellation, ni son air basque, ni son extension. Elle compte trois niveaux. Le salon se trouve au rez-de-jardin. C'est un « tout petit » salon, « *très simple, encombré de fleurs et de branches de palmier. Il est rare que quelque chat ne dorme sur un fauteuil. [...] Des tas de livres s'y éparpillent sur la table ce sont, d'ordinaire, les derniers parus, des romans d'Halévy, de Gyp, de Daudet, de Rosny [...]. Jamais un journal. Les murs, boisés, sont tendus tout du long d'un filet de pêche à larges mailles, où s'accrochent, par endroits, des scarabées gigantesques. De-ci de-là, quelques vieilles étoffes d'Espagne, par-dessus lesquelles s'enchevêtrent des branches de palmier; quelques vieilles glaces espagnoles, de formes bizarres, une quantité de photographies encadrées, presque toutes de jolies femmes ; j'ai noté celle de la charmante actrice Réjane et de la grande tragédienne lyrique Rose Caron.* »

Une pièce attire plus particulièrement la curiosité du journaliste : le « *cabinet de travail* » de son hôte. « *Je ne sais rien d'étrange comme l'aspect de la pièce où il s'enfermait, tous les après-midi de l'été de 1892, pour y écrire Matelot. La porte en est close inexorablement aux intrus. On n'y pénètre que par rare privilège, et en escaladant la terrasse, à laquelle donne accès une échelle de corde. Il y flotte ce demi-jour des églises, qui enveloppe et noie les formes. Du plafond descendent, de tous côtés, les étoffes orientales. Des parfums alourdissent l'air. La table de travail est la plus exigüe qui puisse être. En fait de paperasses, l'on n'y trouve habituellement que le manuscrit du livre commencé. En revanche, une profusion, une invasion de boîtes minuscules boites à cigarettes, à cartes, à allumettes, en argent, en or et en pierreries. C'est à ne pas comprendre que l'on puisse écrire avec le peu de place qui reste. Et des bouquets de roses partout.* »⁹



Loti en 1899 dans le salon de Bakharetchea. (source : AIAPL)

Le fils légitime de l'écrivain, Samuel, témoin plus constant, a expliqué comment écrivait son père. Il n'avait besoin d'aucun rituel, d'aucune stimulation spéciale, hormis quelques cafés en cas de retard. À Bakharetchea, il écrivait dans son cabinet dit indien du 1^{er} étage, puis, à partir de 1905 dans une des deux pièces aménagées dans la tourelle. Mais un coin de table sur la terrasse principale lui allait aussi bien. Il se servait d'un porte-plume ordinaire ou à défaut, d'un crayon de cahier. Jamais de machine à écrire qu'il « détestait » et il ne dictait rien, sauf après la paralysie de son bras¹⁰.

À Bakharetchea, Pierre Loti a écrit *Matelot* - le dernier volet de sa trilogie bretonne -, *Ramuntcho*, et une grande partie du *Désert*, de *Judith Renaudin*, de *La mort de Philae*, d'*Un pèlerin d'Angkor*, et d'un de ses plus grands succès, *Les Désenchantées*.

- **[Instant de recueillement \(4^e lecture\)](#)**

Troisième texte basque de Loti écrit de sa terrasse où pour la première fois se dégage sa perception de l'identité du pays qu'il n'a pas encore fait sien, mais auquel Virginie d'Abbadie va l'initier la semaine suivante.

6. RUE PIERRE-LOTI

Le 5 juin 1923, cloué à Rochefort par la maladie, Pierre Loti, impatient d'en finir, décide, à la faveur d'une rémission, de partir pour Hendaye par le seul moyen qu'il ait jamais utilisé, quelque mal qu'il en ait dit : le chemin de fer. Une voyante¹¹ rencontrée chez la reine Nathalie de Serbie vingt ans auparavant lui avait prédit en lisant les lignes de sa main, qu'il y décéderait. Ou bien espère-t-il secrètement recouvrer cette jeunesse, cet élan qui a caractérisé tous ses séjours à Bakharetchea ? Il n'a que 73 ans.

À peine installé à sa terrasse, l'effet attendu semble opérer. L'enchantement originel le ressaisit. L'immortel s'abîme dans la contemplation muette de la « frontière ». Cette station prolongée lui est fatale. Porté jusqu'à son lit, il s'éteint « doucement », sans souffrance apparente, aux dires de ses proches qui se relaient pour le veiller.



Bakharetchea vue de la rue Pierre-Loti. (Au pignon, en haut à gauche, la plaque commémorative)

© Manex Barace

Lorsque le 11, la nouvelle de son décès est connue, la population locale afflue dans le jardin pour un dernier hommage, « populaire » remarquent les chroniqueurs. En contradiction avec les vœux du défunt, la levée de son corps, le 16, donne lieu à une cérémonie. En tête, les enfants des écoles, suivis du char funèbre sans autre décor qu'un bouquet de violettes. Quatre anciens matelots du *Javelot* dont Simon Saucès, le Dr Durruty qui représente Berthe et un ami intime¹², tiennent les cordons du poêle. Un bref détachement de fusiliers marins présente les armes. Un deuxième char couvert de fleurs, des roses surtout, suit. La famille, les officiels et officiers lui emboîtent le pas. Le convoi remonte la rue du Jaizquibel en direction de la gare. Sur son passage, les commerces ont baissé leur rideau en signe de deuil. Le cercueil est hissé dans un wagon spécial qui a été accroché à l'express de 12h 12. Il est attendu à Rochefort où auront lieu les funérailles nationales.



Photographie de presse prise du balcon de la maison Gure Habia, à l'angle de la rue Pierre-Loti et de la rue du Jaizquibel. (source : Mme et M. Elichabéhère)

Ce n'est pourtant pas là, vous le savez, qu'il sera enterré. Malgré l'amour fusionnel qu'il éprouvait pour sa mère, ce n'est pas dans ses cendres qu'il s'est imaginé se décomposer. Trahissant les traditions familiales et son ancrage rochefortais, il a préféré la solitude et la paix perpétuelle d'une petite île, au large.

Dans son cercueil ont été déposés conformément à sa volonté trois objets : la pelle avec laquelle il avait joué à Rochefort et Oléron, souvenir d'une tante aimée, symbole de son enracinement ; une serviette ayant appartenu à Hatidjé (Aziyadé), souvenir de son plus grand amour, symbole de sa jeunesse et de l'Orient ; sa pala, souvenir de sa vie hendayaise, symbole de son âge mûr et de son goût pour le jeu. Et d'une certaine manière, cet enterrement en partie mis en scène par le mort, est à interpréter comme une de ses facéties.

Premier hommage post mortem : le 27 juillet 1923, le conseil municipal d'Hendaye sous la présidence de son maire Jean Choubac, décidait, « afin de perpétuer le souvenir de son hôte illustre, et de donner à sa renommée universelle l'humble témoignage de sa reconnaissance », de renommer la rue de « Halxou » dont Bakharetchea marquait le début : « rue Pierre Loti ».

Deuxième, le 1^{er} juillet 1930 : le conseil municipal, cette fois dirigé par Léon Lannepouquet, votait le financement d'une plaque commémorative. Elle fut apposée au pignon de Bakharetchea le 7 septembre suivant en présence de Louis Barthou et de quelques autres sommités littéraires. Œuvre d'un sculpteur de Bayonne¹³, elle dit : « *Dans cette maison mourut Pierre Loti le dix juin 1923* ». Une autre plaque du même artiste est fixée la semaine suivante sur la façade de l'Hôtel de la Rhune à Ascain. Elle indique : « *Pierre Loti a vécu dans cette maison. Il y a écrit Ramuntcho* », ce qui n'est pas tout à fait exact.

Le troisième hommage est celui du monument du Vieux-fort.

7. LA MAISON GAINZA

Pour vous rendre à la halte suivante, il suffit de descendre la rue Pierre-Loti. Cette rue, celle de la Liberté et celle du Port, confluaient dans une placette où se terminait le quartier le plus populaire d'Hendaye, appelé parfois dans les états de dénombrement : Bourg bas. C'est là qu'ont habité la plupart des amis de l'écrivain, et Berthe et son mari après avoir racheté en 1903 l'ancien Grand Hôtel, qu'on appellera désormais "la maison Durruty".



La placette. À gauche, la maison Durruty, à droite, les ruines jouxtant la maison Gainza.
(source : Marisol et Esteban)

Lorsque Loti s'y installe, ce quartier, rasé lors de l'expédition punitive de l'Espagne en 1793, comme le fort qu'il voisinait, n'a pas fini de se reconstruire. Il est encore parsemé de ruines. Les maisons actuelles sont dans bien des cas celles qui ont été érigées sur leurs fondations, avec leurs pierres et celles de la citadelle, puis « modernisées ». Dans ces conditions, broser leur généalogie frise le casse-tête. Le nom qu'elles portent, leur aspect extérieur ne permettent pas de se représenter leur riche et lointain passé.

Le bâtiment qui se dresse au bout de la rue Pierre-Loti en est l'exemple. Converti en dispensaire municipal en 1932 – vocation sanitaire qu'il vient de perdre – il était connu antérieurement comme « la maison Gainza ». Il suffit de tirer un loquet puis un portail pour pouvoir accéder à un petit jardin public, havre verdoyant blotti derrière la construction. Vous y serez bien pour lire la suite.



Le dispensaire (maison Gainza) et son enclos. © JLM

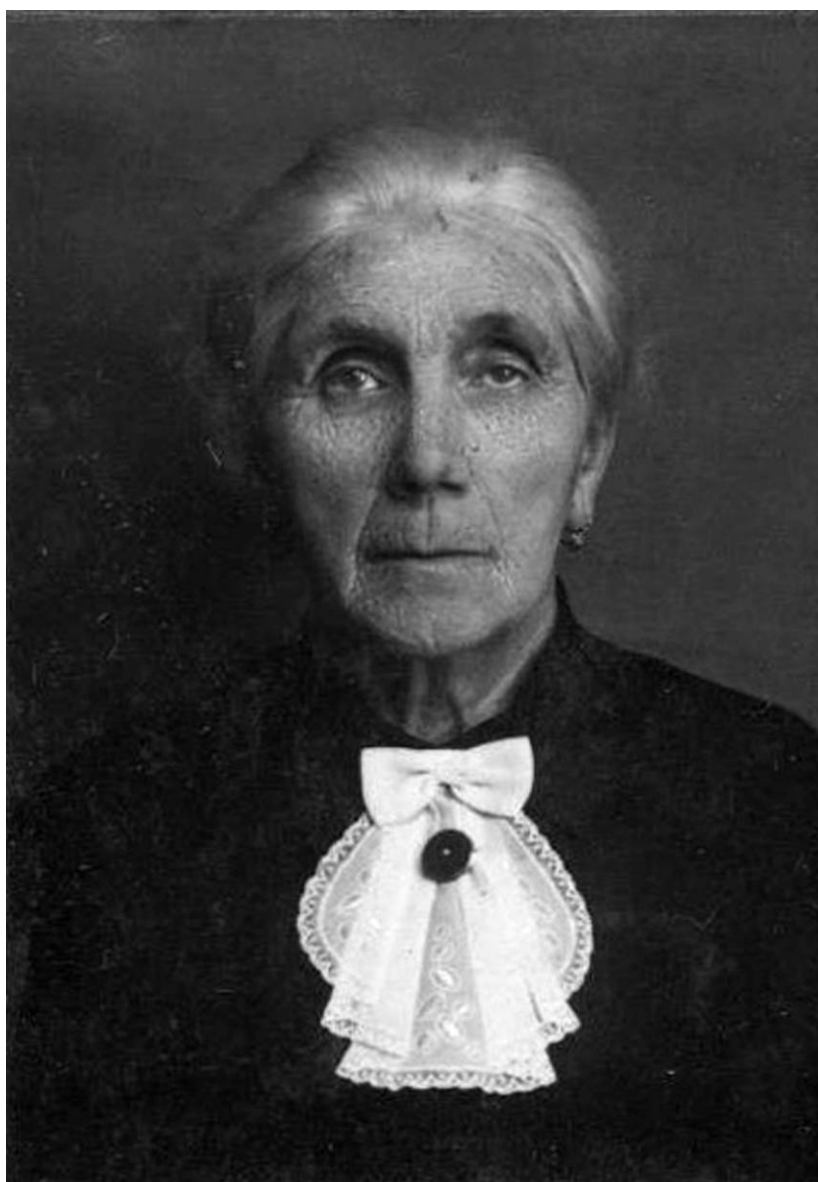
Gainza est le nom d'une famille d'Irun ayant comme beaucoup d'autres franchi la Bidassoa dans l'espoir d'une vie meilleure « de l'autre côté ». L'exode se situe en 1872. Le chef de cette famille, prénommé Jean-Marie dans une version francisée, est patron charpentier. Il a deux ouvriers à son service. Signe de sa notoriété, l'artisan est pressenti pour de gros travaux sur l'église Saint-Vincent. Après avoir habité « sur la route d'Irun », probablement dans le quartier Santiago à proximité du bac reliant cette ville et Hendaye, une partie de la famille se rapproche du Vieux port. En 1891, lorsque Loti-Viaud prend le commandement du *Javelot*, le fils aîné, Tiburcio, 27 ans, a élu domicile dans le futur dispensaire et perpétue, comme son frère Ramoncho, le métier de son père. Pelotari, contrebandier à ses moments obscurs, Tiburcio s'est lié d'amitié avec son célèbre voisin. Ce n'est pourtant pas par son entremise que sa jeune sœur Cruz, prénommée parfois Gracieuse, est présentée à ce dernier. La rencontre a été réglée par un autre ami, le Dr Durruty.

Tout à fait conquis par le Pays basque et sa « race » qu'il estime être la plus réussie qu'il ait connue – jugement qui, de la part d'un grand voyageur doublé d'un fin ethnographe, n'est pas un mince éloge – l'académicien a voulu se « prolonger » en elle. C'est, pense-t-il, avec l'écriture, la seule parade au néant de la mort. Or ni son mariage de raison avec Blanche Franc de Ferrière en 1886 ni l'enfant qui en est advenu en 1889 ne le satisfont. Il a confié son souci au médecin complice, lui demandant de lui trouver une Basque pour une autre engeance, en somme une mère porteuse comme le sont hélas ! à l'époque bien des épouses de la haute société. Mais Cruz Gainza est fille du peuple !

Le 11 octobre 1893, Durruty désigne en chemin une femme occupée à des travaux de campagne qu'il estime être « une de filles les mieux plantées du Pays basque ». Loti séduit par sa beauté et sa santé « la regarde comme si déjà elle était [sa] femme », et elle en retour, « comme si elle avait deviné l'in vraisemblable dessein qui [l]'amène... ».

Un an plus tard, le temps de vaincre quelques réticences de part et d'autre, l'une craignant le péché, le déshonneur familial et l'exil, l'autre ne trouvant finalement pas la candidate « assez jolie », « l'in vraisemblable dessein » se réalise : le « pacte » est conclu. Le 1^{er} septembre 1894, la future mère est installée en secret à Rochefort, dans une discrète maison du faubourg. Après un mois de « fiançailles », le mariage de chair est consommé. Il porte immédiatement ses fruits : le 29 juin 1895 naît Raymond (Ramuntcho) sur le visage duquel Loti reconnaît « comme un petit portrait [de lui] ».

« Crucita » enfantera, un an et demi après, « Edmond »¹⁴ puis en 1900, « Léo »¹⁵ qui ne vivra qu'un an. Le père ne négligera pas l'éducation de ses enfants et assurera leur avenir. Plutôt fier de ses fils, même si dans les premières années, ils ne parlent que le basque, une langue qui le fascine mais qu'il n'a pas réussi à apprendre, Loti les mêle à sa famille légitime et à ses proches. Il donne de leurs nouvelles à Tiburcio et Ramoncho, ses « *beaux-frères* » comme il aime dire. Ils lui ont pardonné l'enlèvement de leur sœur, leurs vieux parents également. À partir de décembre 1911, il réunira Samuel, Raymond et Edmond dans une quasi-officialité. Et dans un écrit daté de mars 1917¹⁶, il ira même jusqu'à déclarer publiquement sa paternité. Mais déjà dans *Ramuntcho*, il l'avait annoncée à demi-mots. Le héros de son roman basque est en effet né d'un même « *invraisemblable dessein* ». Sauf que la Crucita de l'histoire (Franchita) se rebelle et revient au pays pour élever son fils et payer le prix de sa « faute ». La vraie Crucita n'ira pas jusque là. Lassée de son exil rochefortais, du change qu'elle doit donner, de la distance que prend de plus en plus son « amant » avec qui en tout et pour tout elle n'a partagé qu'une seule nuit entière, mais incapable de retourner au pays, elle vivra dans une séparation de fait.



Juana Josepha Cruz GAINZA, vers 1941. (source : Michel Schneider)

Absente des funérailles du père de ses enfants, Cruz Gainza demeurera à Rochefort jusqu'en 1932. C'est chez elle que son premier fils, Raymond, après une grave déconvenue amoureuse, viendra mourir d'une tuberculose contractée dans sa jeunesse. Il n'était âgé que de 31 ans. Lieutenant au long cours, il avait pourtant devant lui un avenir prometteur. Son frère Edmond, sans craindre le courroux

paternel, préféra la terre à la mer, l'infanterie coloniale à la Marine. Il est mort à Libourne en 1975 avec le grade de colonel et père de deux enfants. Les deux fils de Loti et leur mère sont réunis dans un caveau du cimetière de Sabaou à Biarritz. Crucita avait refait sa vie dans cette ville, basque, mais éloignée des Basques.

Pour beaucoup d'Hendayais, ennemis de Loti, Crucita est l'extravagance de trop. À la décharge de l'écrivain, nous pourrions rétorquer que ce jugement arrive seulement parce que la « faute » est sue et assumée. Chez combien de grands hommes trouverons-nous de ces petites personnes qu'eux-mêmes ou leurs thuriféraires ont pris soin de cacher ? Combien de visionnaires sont finalement myopes ? Or Pierre Loti n'a jamais réclamé d'être l'un d'eux. Il ne s'est voulu qu'artiste.

8. LE LONG DE LA BIDASSOA

Après une halte sur l'esplanade plantée de tamaris d'où la vue est si belle et si apaisante, vous descendez vers le vieux port, laissant à votre gauche la haute « maison Durruty » et vous continuez en remontant la Bidassoa.



La Bidassoa, Fontarrabie, son église, son château, le Jaizquibel en arrière-plan. © JLM

Durant les trois années de son commandement, le lieutenant de vaisseau Pierre Loti-Viaud a regagné son poste à bord du *Javelot*, par marée haute, cueilli à Bakharetxea par la traînière ou le youyou de la canonnière, mais plus souvent à pied par un chemin sans rapport avec celui dans lequel vous êtes engagés car à l'époque, aucune voie ne suivait les berges de la Bidassoa. « *Les chemins qui, de ma maison, mènent vers le mouillage de mon navire, notait-il en 1897, sont [...] très reflouris au soleil de novembre, ces chemins qui, presque chaque jour, aux mêmes heures, me voient passer* »¹⁷. L'officier prenait un itinéraire aujourd'hui entièrement recouvert par le tissu urbain et le triage SNCF.

Dans l'autre sens, pour se rendre à la plage, disputer une partie de pelote ou cueillir des œillettes sauvages, il empruntait, à pied, à cheval, en voiture, la route de la baie qui, passé le pont de Belcenia, s'est à peu près conservée.



En amont du quartier du Vieux port. (source : Marisol et Esteban)

La baie, le fleuve ont conditionné son existence. Qu'il se soit agi de les longer, de les traverser en grande pompe ou à la sauvette, d'y plonger, de les surveiller ou de les contempler, d'en sonder les passes, de nuit comme de jour, par des tempêtes à en briser les vitres ou des clairs de lune élégiaques..., ils ont été son décor familier dont il a enregistré les moindres tremblements dans son journal et ses écrits basques. Un exemple : au cœur d'un été « saharien », son premier à Bakharetchea, tandis qu'il peine à écrire une transcription théâtrale de *Pêcheur d'Islande*, « dans la nuit tiède, obscure », il se laisse entraîner par son ordonnance qui vient de se jeter à l'eau. Il note : « L'eau s'éclaire sur notre passage, nos corps semblent tout lumineux de phosphore... »¹⁸ Ce sont des plaisirs simples que seule Hendaye pouvait lui offrir.

Cependant dans son *Journal*, il est assez peu question de la ville, bien qu'il l'ait arpentée en tous sens. En l'absence de descriptions, on peut supposer qu'il ne s'est pas mêlé à la vie du port, pourtant intense avec son chantier naval, ses pêcheurs et la noria des passeurs. Il a assisté à quelques offices à l'église, couru les spectacles du théâtre ambulant, écouté les concerts de l'harmonie locale et surtout dansé le dimanche, place de la République qu'il s'obstine à appeler place de l'Église. Fontarrabie (Hondarribia) de l'autre côté du fleuve frontière, « comme murée par la masse sombre » de son église et de sa forteresse, exerce sur lui un tout autre charme. La vision de la « vieille cité héroïque » le trouble « jusqu'au fond de l'âme », confesse-t-il. Il ne se lasse pas de contempler le reflet de sa masse fauve dans les eaux bleues de la Bidassoa, d'entendre sonner ses cloches fêlées, de la voir s'embraser à la Saint Jean. « L'antique Fontarabie, aux couleurs de cuivre et de basane », sa montagne et son ciel, soit lui rappellent l'Afrique, il précise même : l'Algérie, soit l'attirent « dans l'abîme des temps révolus ». C'est « le décor de l'Espagne d'autrefois, demeuré extraordinairement intact »¹⁹.



Course d'un taureau, calle Mayor, Hondarribia. Alarde 2018. © JLM

Il s'y rend en mission officielle ou à titre personnel, pour y conduire ses hôtes de marque ou ses domestiques, à l'occasion d'une fête, d'une cérémonie civile ou religieuse, émerveillé chaque fois par l'allure moyenâgeuse des ruelles, de la forteresse qu'il rebaptise « *le château de Jeanne la Folle* » parce qu'en 1502, la mère de Charles Quint y fit une halte, des blasons sculptés ou gravés aux façades des maisons serrées les unes contre les autres, de la calle Mayor où les plus hardis défient les taureaux et vice versa dans des courses dont l'écrivain est friand, de l'Alameda où l'on danse...



Scène de l'Alarde, calle Mayor à Hondarribia. Septembre 2018. © JLM

Révérance à ce semblant d'immutabilité, immuablement Loti participe à la fête de la Vierge (Noire) de Guadeloupe à qui la population croit devoir le salut de la cité assiégée en 1638 par les troupes du prince de Condé – « *procession guerrière* » où fusils et canons s'époumonent ou bien c'est la « *procession du Silence* » du Vendredi saint, et surtout la messe de minuit au couvent des capucins, aux confins de la ville dans la direction d'Irun, parce que les religieux enveloppés de leur robe et coiffés de leur capuche de soie blanche, ont belle figure. « *Deux ou trois hautbois, qui ont le mordant des musettes bédouines, mènent un chœur éperdument joyeux de voix d'hommes, scandé par une trentaine de tambours de basque et par une légion de castagnettes. Et tout cela, qui est si dissonant et si imprévu dans une église, arrive pourtant à produire, par son étrangeté même, une sorte de saisissement religieux.* »

Mais, déplore le témoin, d'année en année, ces traces du lointain passé s'effacent et de ces lambeaux, le tourisme s'empare et les corrompt ; « *dans nos temps, tout se simplifie, tout se banalise; les sanctuaires n'ont plus de défenses et s'ouvrent à tous venants.* »²⁰ Mais lui l'incroyant, le non-basque, n'est-il pas un venant ?

- ***Dimanche d'hiver (5^e lecture)***

Par un dimanche promis à une triste vacuité, Pierre Loti s'échappe sur le dos de son cheval vers la plage d'Hendaye puis, se sentant d'humeur plus folâtre, il se dirige vers les endroits où l'on danse.

9. LE JAVELOT

Lorsqu'il écrit cette réflexion grinçante, Pierre Loti peut s'abriter derrière la raison qui justifie sa présence, une raison militaire : son affectation au commandement du bateau stationnaire chargé de la surveillance de la Bidassoa sur les 10 km où elle sert de frontière entre la France et l'Espagne. Depuis mars 1886, ce stationnaire est la chaloupe-canonnière le *Javelot*, un rafiote quasi-incapable de reprendre la mer. Son homologue espagnol, le *Tajo*, pour son malheur plus mobile, fera naufrage en 1895 et sera remplacé par le *Mac-Mahon*.

Vous avez progressé le long de l'estuaire, par cet agréable chemin que Loti n'a pas connu, et « *c'est là-bas, ce mouillage, au tournant de la Bidassoa, contre le pont de pierres rousses, décoré des écussons de France et d'Espagne, [alternativement « N » pour Napoléon (III) et « I » pour Isabelle (II)] qui réunit, par-dessus la rivière, les deux pays amis et sans cesse voisinants* ». Ce pont terminé en 1864 est la clé de la liaison ferroviaire Paris-Madrid. Les voyageurs qui l'empruntent ont le temps d'apercevoir l'embarcation. L'un d'eux rapporte : « *Sa coque noire n'a guère plus de vingt mètres de long ; le drapeau tricolore est arboré à son grand mât ; des chaînes solides l'amarrent au rivage. A l'avant, deux petits canons bien astiqués semblent somnoler sous le ciel bleu ; sur le plancher bétonné du pont, un matelot flâne; et l'on sent régner autour de ce décor de guerre une profonde paix. [...]*

Le Javelot est simplement un bureau; c'est le centre d'un service de police qui a pour objet la surveillance de la pêche dans les eaux de la Bidassoa, c'est-à-dire l'application du règlement international qui, depuis [1886], régit entre Français et Espagnols l'exercice de cette industrie. »²¹

Le 16 décembre 1891, le lieutenant de vaisseau Julien Viaud en était devenu le cinquième commandant. Il le restera jusqu'au 16 juin 1893. Le poste est une sinécure. Le ministère n'a pas voulu entraver la carrière de l'écrivain ni sa charge toute récente d'académicien en l'éloignant de France. S'il faut aller en mer, une annexe, la chaloupe à vapeur le *Nautilé* basée à Socoa, supplée.

L'équipage du *Javelot* est composé d'une trentaine d'hommes que Loti commande avec bienveillance et « *consciencieusement* », n'hésitant pas à distribuer quelques punitions²². Il y puise ses ordonnances et des compagnons indispensables à son initiation basque : ce sont les Brahy, Saucès, Apesteguy, Irrubetagoiyaren... qui lui apprendront la pelote, l'irrintzina, divers chants et la contrebande... Tous les 30 novembre, mécaniciens et canonniers viennent lui rendre hommage, les bras chargés de fleurs, pour la fête de leurs saints patrons. À terre, dans les parages du ponton, ils ont des cabanes, une basse-cour, un jardinet où ils mettent leur linge à sécher et Loti de s'amuser de « *leur train de vie infantine* ».



Le Javelot, son commandant et son équipage, en 1892. (source : AIAPL)

Les fonctions du commandant Viaud sont assurément « un peu spéciales ». Outre l'ordinaire : inspecter l'équipage, commander aux exercices de tir au fusil ou au canon, représenter la France dans les cérémonies, siéger dans les commissions ad hoc, arbitrer conflits ou chicanes entre pêcheurs, le commandant Viaud reçoit les notabilités de passage, les régale à bord ou les emmène en excursion – l'île des Faisans est la destination la plus prisée.



L'île des Faisans en amont. Juin 2018. © JLM



Le commandant du stationnaire français, retour de l'île des Faisans, début du XX^e siècle.
(source : Marisol et Esteban)

Ce rôle diplomatique est loin de lui déplaire. Le prestige de son grade et celui de sa plume se combinent avantageusement. Il en joue. La Marine également qui, par une rare faveur, l'autorise à occuper une seconde fois, selon son désir, le commandement hendayais. Loti était en effet devenu persona grata auprès de la Reine Régente d'Espagne.

Du 16 mai 1896 au 31 décembre 1897, l'écrivain reprend la barre de cette sorte d'annexe de Bakharetchea. Le journaliste du Figaro en rend compte : « *C'est le matin que Loti expédie ses affaires de commandant de station navale et vaque aux obligations de son sort. Ensuite il sort, fait des promenades à cheval dans les campagnes et de longues parties au jeu de paume d'Hendaye. Il est même d'une très jolie force à la pelote et peut lutter avec les professionnels, presque tous des contrebandiers de la frontière.* »²³ L'auteur ne précise pas que parmi les « obligations de son sort », le commandant a celle de « *prêter mainforte contre les contrebandiers de la frontière* ».

Le *Javelot* en février 1908 cèdera la place au *Grondeur*, l'ultime stationnaire de la Bidassoa, en service jusqu'en 1939. Le pont international sera doublé en 1913 par un pont de chemin de fer local, Hendaye-Saint-Sébastien dit du *Topo* puis, achevé en 1917, un troisième, presque collé à ce dernier, permettra contre péage le passage des voitures et des piétons, condamnant définitivement le bac de Santiago à disparaître. Un quatrième pont routier, non loin, sera terminé en 1966.

Loti, qui estimait que ces ponts (il n'en connut que trois) allaient « *davantage changer l'aspect de ce pays* » que tous les autres aménagements - il le dit le 21 mars 1913 en passant pour la première fois sous leurs arches en construction -, tous les ans reviendra visiter le stationnaire et son équipage, occasion de se retremper dans l'ambiance d'un métier qu'il quitta définitivement avec d'infinis regrets en 1910.



Pierre Loti.

L'auteur de *Ramuntcho* et ses partenaires au jeu de paume.

Pierre Loti entouré de ses compagnons, dont à droite Jean-Pierre Borda dit Otharré. (source : Médiathèque de Bayonne / *L'Illustration* du 22-02-1908)

10. TERMINUS

Le souvenir du *Javelot* se dissout dans les eaux bleues et vertes de la Bidassoa. Vous franchissez quelques mètres, prenez à gauche l'escalier qui mène au tablier du troisième pont, découvrant en chemin, mangée par la végétation et l'usure, le monogramme en saillie blanchâtre de la république française. Là-haut, à l'entrée du pont fermé pour cause de travaux indéfiniment différés, un dérisoire poste-frontière rappelle un temps qu'on croirait révolu. Mais les équilibres humains sont si fragiles ! Et les frontières les plus étanches ne sont pas nécessairement les plus visibles...

Vous longez la voie du *Topo* et arrivez à la gare. Elle est en fonction depuis le 21 avril 1864 et pour l'essentiel, n'a guère changé. Loti y a débarqué le 16 décembre 1891 par le « train du Midi » après une escale à Bayonne. Il en est reparti, mort, le 16 juin 1923. Entretemps, toujours attendu par ses fidèles, Edmond (Gueffier), Simon (Saucès), Jean-Baptiste (Curutchet), Tiburcio (Gainza), Berthe (Durruty), toujours raccompagné par les mêmes ou d'autres amis, ou bien lui-même attendant ou raccompagnant ses hôtes, il a hanté ces lieux et cependant ne les a jamais décrits.

C'est que, nécessaire à sa vie hendayaise, le chemin de fer symbolisait à ses yeux, pour cette vie telle qu'il l'aimait, la pire menace : « *le chemin de fer, plus niveleur que le temps, propageant la basse camelote de l'industrie et des idées modernes, déversant chaque jour, ici comme ailleurs, de la banalité et des imbéciles.* »²⁴

Cette philippique date du début de son séjour à Hendaye. La ville est déjà en train de se transformer profondément. De son îlot qui va se rétrécissant sans cesse, Loti contemple les dégâts et se désole. On le connaît morbide, cynique, pétulant, rêveur, amoureux, paradoxal... Dans un de ses tout derniers textes basques, il se montre rageur. Et c'est sur ce coup de colère peu banal que nous le quitterons.



Panegyrique du parcours Loti : Dider, Nelly, Lucia, Conti, Danielle, Arantxa, Gilles, Viviane, Jean-Louis, Olivier. © Serge Minguet

- [« L'Agonie de l'Eusculleria », *Le Figaro*, 20 mars 1908](#)

« En face de moi, Fontarabie – qui, dans un avenir prochain, va être, hélas ! irrémédiablement défigurée – [...]. Et plus loin la mer - qui va bientôt, hélas ! m'être cachée derrière une ligne de modernes villas – [...]. L'après-midi j'ai pris la route de la plage. [...]

Elle était tranquille et comme recueillie aujourd'hui, cette plage, dans une quasi-solitude que l'hiver lui a rendue et qui rappelait encore un peu ses chers aspects d'autrefois. Mais pourtant que de dégâts commis déjà sur ces dunes et ces sables, depuis deux ans à peine que des spéculateurs s'y sont abattus, les ont achetés pour les mettre en rapport ! Jadis, c'était un sol exquis, feutré et brodé de ces plantes délicates qui demandent des siècles de paix pour se produire : des mousses d'un velours spécial, des immortelles odorantes et des milliers de petits œillets roses, parfumant les entours avec leur baume sauvage. De ce sol précieux, il ne reste plus que çà et là des lambeaux ; tout est bouleversé, dénivelé, coupé de larges avenues empierrées que vont border les villas de demain. Les tapis d'œillets roses ne seront bientôt plus ici qu'une légende du vieux temps. [...]

Du côté sud de la grande plage, je regardais maintenant se détacher, sur le fond sombre des montagnes espagnoles, le groupe de ces villas qui ont surgi depuis une année, avec une stupéfiante vitesse, – et je me sentais forcé de convenir qu'elles n'étaient pas laides ; que, si l'on s'en tenait là, ce serait acceptable encore. En effet, dans notre infortune, nous avons été assez heureux pour que le chef de l'exploitation ne fût qu'un demi-barbare ; quelqu'un de déjà évolué, qui a dépassé tout de même l'époque du chalet polychrome à clochetons en zinc. Il a compris ce qui n'avait pu entrer jusqu'ici dans les cervelles bouchées des aménageurs de villes d'eaux, à savoir qu'ils ont intérêt, même pour attirer leurs clients, à laisser à chaque pays un peu de son caractère. Et ces villas dont il vient de nous doter sont des maisons basques, interprétées avec une assez louable recherche d'exactitude ; du toc s'y est glissé, il va sans dire ; cependant, bénissons le destin qui nous a préservés du "modern style" !

Mais quelle mentalité ont-ils donc, en somme, ces malfaiteurs inconscients qui entreprennent d'aménager notre plage ? Ayant sans doute obscurément senti – puisqu'ils sont venus – le charme de l'Euzkallerria, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils le détruisent ! Ce charme, ont-ils vraiment cru pouvoir le maintenir ici, rien qu'en recopiant, ou à peu près, l'architecture de quelques maisons surannées ? Et

restent-ils incapables de comprendre ce qui va manquer à leur pastiche de ville basque : l'empreinte du passé, le mystère et l'indéfinissable calme, la protection latente des vieilles églises et le chant de leurs cloches, tout l'indicible de ce pays, et son âme enfin, - son âme ombrageuse qui bien entendu fuit et se dérobe à leur seule approche ?...

"Nous vous amenons la richesse", disent-ils, de bonne foi sans doute. Et les gens, pris comme des alouettes au miroir, battent des mains à cette annonce, maudissant le prophète de malheur que je deviens, accueillent en naïfs ce semblant de luxe qui leur arrive. Déjà tout change dans la région contaminée et la tradition s'oublie, le béret se démode, la couleur s'éteint ; des boutiques, qui étaient gentilles et campagnardes, s'affublent de vitrages "art nouveau" ; le fandango, sur la place de l'église, disparaît devant le quadrille de barrière. Les besoins et les convoitises vont croissant ; telle Basquaise, que j'ai connue charmante un foulard noué sur les cheveux, désorientée aujourd'hui sous son grand chapeau et son grand voile, quitte son travail pour aller jouer à la dame touriste en rôdant autour du casino le soir. Parmi les humbles, quelques-uns des plus avisés commencent bien à dire : "Mais nous payons tout plus cher, et bientôt comment pourrons-nous vivre ?" Attendez, mes pauvres amis ; ce n'est encore que le début ; il ne sera pas pour vous, pêcheurs, ouvriers ou modestes marchands, l'or que jetteront peut-être ici les baigneurs, mais pour les aigrefins qui s'installent toujours à leur suite. Et vos fils deviendront des guides en tous genres à l'usage des étrangers. Quant à vos filles, ce sera pire ; instruisez-vous d'ailleurs en observant Biarritz et Saint-Jean-de-Luz. Tout pays qui s'ouvre au tourisme abdique sa dignité, en même temps que son lot de paix heureuse... [...]

Je n'ai du reste aucune influence dans ce petit pays d'Hendaye. Oh ! peut-être, si j'y avais bâti quelque villa pompeuse... Mais je n'ai voulu y posséder qu'une maison de pêcheur et j'essaye, pour me reposer, d'y vivre de la vie des simples : alors, plus l'ombre de prestige. Et c'est à tel point que l'un quelconque de ces industriels venus pour spéculer sur les terrains à la plage, éprouvant le besoin de m'invectiver par écrit parce que je n'applaudis pas son œuvre, a laissé tomber dans sa lettre, après quelques impertinences dénuées d'originalité, cette perle dont il est sûrement incapable d'apprécier toute la mélancolique bouffonnerie : "Si ça ne vous plaît pas, allez-vous-en, monsieur Loti ; vous n'êtes plus la curiosité d'Hendaye." Mon Dieu, combien je l'accepterais volontiers, le rôle que ce monsieur m'assigne, en une phrase si lapidaire ! Être une "curiosité" qui a fini son service de réclame pour la région et qui cesse d'attirer le regard des badauds, mais voilà justement ce qui réaliserait mon rêve ! [...]

Pauvre pays basque, si longtemps intact, comme une sorte de petite Arabie, défendu qu'il était par sa fidélité aux traditions ancestrales et par son langage qui ne peut s'apprendre, le voici donc qui s'en va tout d'un coup ! Depuis très peu de saisons, le tourisme, qui semblait l'ignorer, l'a enfin découvert. Des milliers d'oisifs, de snobs accourus des quatre vents de l'Europe, s'y déversent en troupeau chaque année ; alors, pour les accueillir et les rançonner, on multiplie les bâtisses à façade tapageuse, les casinos, les voies ferrées et les fils électriques. D'in vraisemblables articles de modes arrivent à pleins wagons pour coiffer les jolies Basquaises de la campagne. [...]

Rien à faire contre tout cela, je le sais bien. Mais voici un projet néfaste, en ce moment à l'étude, que je dénonce à la société "Protectrice des paysages français". Entre Saint-Jean-de-Luz et Hendaye, subsiste encore par miracle une étendue de côte magnifiquement déserte, des falaises restées fières et sauvages.

Eh bien, on veut, tranchant les rochers, nivelant les sables, y faire passer une ligne de tramway, pour l'amusement des snobs en voyage. Il y en a déjà tant et tant, de lignes ferrées, à l'usage de ces gens-là, et tant de plages travesties suivant leur goût ! Ne pourrait-on songer un peu aussi aux vrais artistes, et leur réserver un lieu de paix le long de la mer ? Vraiment, il est des sites qu'il faudrait respecter et qui devraient devenir intangible propriété nationale, comme nos monuments ou les objets d'art de nos musées.²⁵

Dans l'avenir, aux yeux de nos descendants plus affinés, ils seront de grands malfaiteurs, ces hommes qui, pour amasser de l'or, détruisent si aveuglément, dans nos horizons de France, les dernières réserves de calme et de beauté. »



Caricature de Pierre Loti en enfant Don Quichotte, par Félix Vallotton. (source : BnF/Gallica)

- ¹ Incipit du roman *Ramuntcho* (1897).
- ² Ils sont 5 en réalité sous la dalle blanche marquée au coin des 3 couleurs : Jean Lachaise, de *l'Épieu*, noyé lors d'une baignade en Bidassoa le 19 juillet 1880 ; François Lachiver, du Javelot, noyé en récupérant sa rame lors d'une reconnaissance des passes de la Bidassoa le 25 mars 1886 ; Yves Benech et Félix Moelo, noyés lors du chavirement de la plate du Javelot pendant une corvée d'eau potable ; Elie Gaillard, quartier-maître canonier du Javelot, mort de maladie infectieuse le 8 novembre 1896.
- ³ « L'île de Pâques : Journal d'un aspirant de la Flore », *L'Illustration* du 17 août 1872, dessins signés, texte anonyme.
- ⁴ « Pierre Loti à Hendaye », *Les Nouvelles littéraires*, artistiques et scientifiques, 27 juillet 1929
- ⁵ Note du 3 janvier 1892
- ⁶ Diane de Beusacq
- ⁷ *Méditation sur Loti*, Paul Faure, Grasset, 1914
- ⁸ Paul Faure, *Les Annales politiques et littéraires* du 31.12.1911
- ⁹ Louis Labat, *La Revue hebdomadaire*, décembre 1894
- ¹⁰ Samuel Pierre Loti-Viaud, *Cahier Pierre Loti* n°25, juin 1961
- ¹¹ Valentine Dencausse (1871-1954) dite Mme Fraya. Elle a habité Hendaye-Plage dans les années 1930.
- ¹² Simon Saucès, Edmond Gueffier, Osman Daney, Lucien Labèguerie, Léo Thémèze, capitaine au long cours, modèle du *Matelot*, Etienne Durruty.
- ¹³ Lucien Danglede
- ¹⁴ Laurent Alphonse dit Edmond (du prénom de son parrain Edmond Gueffier, ami de Loti), 13 décembre 1897 - 1er décembre 1975.
- ¹⁵ Charles Fernand dit Léo (dit prénom de Léo Thémèze, ami de Loti), 20 janvier 1900 - 15 février 1901
- ¹⁶ *Quelques aspects du vertige mondial*, Flammarion, 1917
- ¹⁷ « Adieux au Pays basque », *Le Figaro* du 18 février 1898
- ¹⁸ 16 août 1892
- ¹⁹ « L'Alcalde de la mer », *Le Figaro*, 2 août 1896
- ²⁰ « Messe de minuit », *La Nouvelle Revue*, 15 décembre 1896
- ²¹ « Une promenade autour du Javelot », Emile Berr, *Le Figaro* du 6 septembre 1908
- ²² Exemple : le 30 mars 1893, 2 jours de fer à un matelot qui ne l'a pas prévenu de la prolongation de sa permission.
- ²³ Th. Janvrais, *Le Figaro*, 3 janvier 1898
- ²⁴ « Instant de recueillement », *La Nouvelle Revue*, 1^{er} janvier 1894
- ²⁵ Il sera encore plus révolté en apprenant la transformation d'une partie du domaine d'Abbadia en terrain de golf.